

Citoyenneté OU Empowerment : « encore un effort » ?

Patrice Desmons

Philosophe, psychanalyste
CCOMS Lille

Résumé. Pourquoi dire « *empowerment* » quand on parle français ? Difficile à traduire en un seul mot, la résistance de cet « intraduisible » est analysée ici comme l'indice, voire le symptôme, à la fois d'un enjeu de philosophie politique (une certaine difficulté à penser la domination ?), et d'un enjeu épistémologique (un retour du refoulé du discours savant institué ?).

Cette analyse permet peut-être alors d'associer deux mouvements en cours en santé mentale et d'en rendre une certaine lisibilité : l'*empowerment* des « usagers », au-delà de la « citoyenneté », mais aussi l'émergence du *savoir expérientiel*, au-delà du savoir « savant ».

Mots clés : citoyenneté, autonomisation, pair aidant, savoir, santé mentale, concept

Abstract. Citizenship or empowerment: "another effort"? Why do we use the word "empowerment" when we speak French? It is difficult to translate this concept into a single word, the resistance of this "untranslatable" word is analyzed here as an indication, even a symptom, of both a political philosophical issue (a certain difficulty in thinking about domination?), and an epistemological issue (Is it a return to the repressed complexities of scholarly discourse?).

This analysis may then make it possible to associate two ongoing movements in mental health and make them to a certain extent more clearer: the empowerment of "users", not only beyond "citizenship", but also the emergence of *experiential knowledge*, beyond that of "learned" knowledge.

Key words: citizenship, empowerment, peer helper, knowledge, mental health, concept

Resumen. Ciudadanía o empowerment: ¿"un esfuerzo más"? ¿ Por qué hablar de "*empowerment*" cuando se habla en castellano ? Difícil de traducir en una sola palabra, la resistencia de este "intraducible" está analizada aquí como indicio, cuando no síntoma, a la vez de lo que está en juego en la filosofía política (¿dificultad para pensar la dominación?) y también epistemológicamente (¿ un retorno de lo reprimido del discurso erudito instituido ?).

Este análisis permite quizás entonces asociar dos movimientos en curso en la salud mental y dar de ellos cierta legibilidad : el *empowerment* de los "usuarios", más allá de la "ciudadanía", pero también la emergencia del *saber experiencial*, más allá del saber erudito.

Palabras claves: ciudadanía, autonomización, ayuda entre pares, saber, salud mental, concepto

Pourquoi (pour le moment) ce mot *empowerment* est-il utilisé même en français ? Pourquoi *empowerment* ne se traduit-il pas simplement par *citoyenneté* ? C'est parfois le cas. Mais le fait est que dans la littérature « sanitaire et sociale » française, on trouve très fréquemment ce mot *empowerment* plutôt que *citoyenneté*. Le CCOMS¹ a même organisé des rencontres internationales sous ce titre « *Citoyenneté et empowerment* », où

on peut clairement lire que les deux mots ne sont pas synonymes².

On interrogera donc ici cette étrangeté du mot *empowerment*.

Empowerment, ce mot anglais, étranger au français, ce mot étrange, a quelque chose d'intraduisible en français. Il est peut-être même en ce sens un symptôme français, ou du français. Mais symptôme de quoi ?

¹ Centre collaborateur santé mentale, Organisation mondiale de la santé, Lille.

Correspondance : P. Desmons
<patricedesmons@gmail.com>

² Lors de ces rencontres, bilingues avec traduction simultanée anglais/français, les interprètes traduisaient parfois *empowerment* par « *empuissancement* », ou « *empuissancer* », ou « *capacité d'agir* » (la traduction d'*agency* pose les mêmes questions). Un autre néologisme entendu : « *empouvoirement* ».

Peut-être symptôme qu'il faudrait, quand on est français, faire « encore un effort » [1, 2] pour penser la citoyenneté, concept pourtant si français (voir « *La déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* », produite par la Révolution française, par exemple).

Qu'est-ce qui dans le concept « français » de citoyenneté, issu de la philosophie des Lumières, n'arrive pas à se dire et à se traduire, et que le mot *empowerment* tente de faire entendre ? Qu'est-ce qu'il y a d'intraduisible dans le français de la citoyenneté, que le mot *empowerment* pourrait énoncer ?

Monolinguisme et bilinguisme

C'est peut-être l'écho du problème du bilinguisme de la philosophie politique, qui ne peut pas longuement être déplié ici, mais qu'on pourrait dire comme ceci : la *citoyenneté* issue de la philosophie des Lumières fonde la loi sur le contrat social [3] et nous constitue comme sujets politiques reliés par une identité qui fait communauté, performée par le contrat. Ce qui fait la *légalité* de la loi, c'est *l'égalité* devant la loi de tous les citoyens, et cela institue la république comme immanente (sans autre condition de légitimité qu'elle-même). C'est, disons, la première langue de la philosophie politique de notre culture commune : celle de Rousseau et des républicains rationalistes.

Et si la citoyenneté est ce performatif qui nous rend communs les uns aux autres et nous rassemble dans une identité (et une universalité), la manière dont cela nous rassemble est liée à ce qui nous ressemble : notre rassemblement signe notre ressemblance.

Mais cet acte performatif qui fonde la citoyenneté, suppose des citoyens capables de conscience et de volonté, pour être acteurs de la loi. Or cela va mettre en évidence de nouvelles questions sociales, jusqu'alors inédites : que faire de et à ceux et celles qui ne sont (apparemment) pas capables d'agir selon leur conscience et leur volonté, et qu'il ne sera de ce fait pas juste et donc pas possible de juger au nom de la loi de cette citoyenneté et de son « contrat » ? C'est à cette question « républicaine » que la psychiatrie du XIX^e siècle a été chargée de répondre, soit sous forme d'enfermement institutionnel, soit sous forme d'effacement où la médicalisation prend le relais de la judiciarisation. Et parfois sous ces deux formes en même temps. . .

Alors, qu'est-ce que cette conception de la citoyenneté (et de la psychiatrie, y compris parfois de la psychiatrie « citoyenne » [4]) n'arrive ni à concevoir ni à énoncer et qui, peut-être, fait retour sous l'expression « intraduisible » et « bilingue » *empowerment* ?

C'est à cela que s'attelle, disons, la deuxième langue de la philosophie politique : celle du « soupçon », produit par Marx [5], Nietzsche [6], Freud [7], puis Foucault [8], Derrida [9], Butler [10], etc.

Différance

On pourrait alors avancer l'hypothèse suivante : *empowerment* « traduit » ce qui ne nous rassemble ni ne nous ressemble pas, et que la citoyenneté met « en souffrance ». Qu'est-ce qui ne nous rassemble pas et ne peut nous ressembler, et qui ne fait pas de nous des « semblables » ? Cette chose, que la citoyenneté ne sait pas penser, elle dont la condition de possibilité de nous rassembler est notre ressemblance, cette chose où échouent notre rassemblement et notre ressemblance, est logiquement notre *différance*.

Pas seulement la différence *entre* nous (elle aussi logiquement rassembleuse : nous sommes « tous différents »...) mais une différence irréductible à de l'identité, une différence qui nous creuse « de l'intérieur », une différence dans notre identité, une différence *en* nous, en chacun de nous et pas seulement entre nous : ce qu'avec Jacques Derrida on peut nommer la *différance* [11].

C'est cette différence que la citoyenneté stigmatise, le plus souvent, parce qu'elle n'arrive pas à la concevoir : par exemple la différence du « monstre », de l'inhumain, de l'animal, de l'autre, peut-être même la différence « sexuelle » [12].

Les deux appareils de stigmatisation de cette *différance*, depuis le XIX^e siècle, sont : la psychiatrie (quand la *différance* est stigmatisée comme maladie), et la « justice » (quand la *différance* est stigmatisée comme crime). Ces deux formes de stigmatisation « justifient » qu'à l'endroit de cette *différance*, le « droit à la citoyenneté » soit mis en suspens.

Le fait est que les pratiques souvent associées à l'*empowerment* se caractérisent par l'émergence d'affirmations et d'émancipations des « minorités » dont la conception dominante de la citoyenneté contestait et rejetait le droit. Encore aujourd'hui, les mineurs, à l'instar des minorités, relèvent de « droit d'exception », c'est-à-dire le plus souvent de droits moindres, y compris travestis en « protection » (évidemment !) qui justifient que ces « citoyens »-là ne soient précisément pas aussi « libres » et « égaux » que les autres.

C'est ce paradigme (de la frontière entre les citoyens « libres et égaux » et « les autres ») que l'*empowerment* vient interroger.

Et très souvent l'enjeu de l'*empowerment* rend fier de ce que la citoyenneté avait stigmatisé. Par exemple, les *gay prides*, les *slut prides*, les *mad prides* (autres expressions non traduites. . .) sont l'expression spectaculaire de l'inversion du stigmate en « fierté ».

L'intraduisible

Il est donc peut-être bien symptomatique et non accidentel que le mot *empowerment* reste intraduisible en français : cet « intraduisible » est l'indice d'un intraduisible de l'épistémologie politique (de la langue

républicaine) et de l'épistémologie « savante » (en l'occurrence celle de la psychiatrie et du droit).

Pourquoi y a-t-il là de l'intraduisible ou du si difficile à traduire ?

C'est aussi ce qui fait la proximité entre les enjeux d'*empowerment* et les figures du singulier, et de ce que la linguistique appelle les « idiotismes », des expressions singulières, le plus souvent justement intraduisibles. C'est aussi ce qui fait la proximité entre les questions d'*empowerment* dans le secteur sanitaire et social et l'émergence des « savoirs expérientiels », progressivement institués sous différentes formes pratiques (par exemple les groupes d'entraides mutuels, les associations d'usagers, les usagers-experts, les conseils locaux de santé mentale, médiateurs de santé pairs [13] etc.). Comment cela se noue-t-il et se « traduit »-il ?

Savoir expérientiel et savoir savant

Les savoirs « expérientiels » sont les formes actuelles par lesquelles se témoigne ce mouvement de retour dans le savoir de ce que la conception républicaine (et *universalisante*) de la citoyenneté refoulait. Le savoir expérientiel est la manifestation sous forme de savoir de ce que le savoir savant énonçait sous la forme d'abord des « cas cliniques » que ce savoir s'employait à connaître sous forme de classifications (dont la fonction est de penser le singulier en le généralisant). Cela, ce « singulier », le savoir savant va devoir le traduire en le généralisant, en le désingularisant, et c'est ce qui bizarrement fait retour sous un des premiers termes de la psychiatrie savante du XIX^e siècle : l'*idiotie*, dont tout l'effort « républicain » du discours savant sera de montrer qu'il n'a pas de sens (évidemment), et visera à rendre ce singulier illisible – et intraduisible [14]...

Ce geste est typique de ce que Jacques Derrida a analysé sous l'expression « phallogocentrisme » [15] : *logocentrisme*, parce que réduit à ce qui est concevable dans les limites de la raison classificatoire et de sa logique ; et *phal-logocentrisme*, parce que cette réduction raisonnable et rationnelle a toujours comme effet de désigner son négatif comme un « manque », le manque qui sous-tend très souvent explicitement et toujours implicitement les catégories de la psychopathologie.

En termes peut-être actuels, l'*empowerment* et le savoir expérientiel sont des mots et des pratiques qui désignent ce qui n'est pas contractualisable et qui ne se réduit pas (voire même résiste) au consentement [16] (parce que le consentement présuppose et préjuge une conscience « claire et distincte », une « faculté de juger » comme condition de possibilité et de légitimité du contrat social et de la maxime morale).

Il est remarquable que ce geste « phallogocentrique » du savoir savant coïncide structurellement avec un clivage entre l'énoncé et l'énonciation : le savoir savant ne doit pas être le savoir *du* savant, il doit même être net-

toyé le plus possible de toute la subjectivité du savant, qui doit être « objectivée », euphémisme pour dire qu'elle doit être « manquante », silencieuse, refoulée et même idéalement forclosée. Ce savoir savant est un savoir performatif, fictivement auto-engendré (c'est l'histoire des sciences racontée aux enfants, où la science va de progrès en progrès), mais qui s'ignore comme performatif. Et c'est cela qui lui sera « illisible » et fera retour dans « l'intraduisible ».

République et démocratie

L'*empowerment* et le savoir expérientiel se construisent au contraire par une articulation explicite entre l'énoncé et l'énonciation, entre ce qui est énoncé et celui qui l'énonce, depuis une référence explicite entre l'expérience personnelle, singulière, témoignée, et la construction du savoir qui s'en revendique et rend lisible cette singularité, sa langue, son idiotisme pas si idiot que cela...

On pourrait aussi le dire comme ceci ; la *citoyenneté* est le mot de la *langue de la République*, qui nourrit nos représentations politiques depuis le XVIII^e siècle. L'*empowerment* est le mot de la *langue de la démocratie* (ou de la « république critique » comme dit Cécile Laborde dans *Français encore un effort pour être républicains !* [2]). Ces deux langues constituent notre bilinguisme politique actuel. Et l'*empowerment* est ainsi l'écho de « notre » embarras sur les questions qui en sont les symptômes : l'immigration, la domination masculine, la stigmatisation en santé mentale, le trafic des « républicains ».

Ce sont sans doute des chantiers en cours dans la santé mentale : penser l'*empowerment*, et penser le savoir expérientiel. Des chantiers où certaines pratiques sont encore difficiles à traduire parce qu'elles demandent sans doute « encore un effort » aux républicains qui construisent le savoir sur un mode « universel » qui est la plus-value qui en produit le pouvoir, comme l'a analysé Foucault, pouvoir qui en « légitime » la domination, comme le rendent lisible Butler [17], Preciado [18], Laborde [2].

L'*empowerment* et le savoir expérientiel sont en ce sens comme le cheval de Troie qui déconstruit « de l'intérieur » la *Naissance de la clinique* [19], *l'Histoire de la folie* [20], *La Volonté de savoir* [21]...

Les intraduisibles

Lorsqu'il y a de l'intraduisible pourtant lisible, c'est qu'il y a un événement particulier (peut-être ce retour du singulier dans la langue) : c'est en tous cas comme cela qu'on peut lire le « *Dictionnaire des intraduisibles* » [22] de Barbara Cassin, et son « *Éloge de la traduction. Compliquer l'universel* » [23].

Par exemple, dans la *Revue Sciences/lettres* (1/2013) Barbara Cassin souligne ceci : « [...] la différence des langues travaille de manière parfois décisive ce que l'on tient commodément pour de l'universel : idées ou concepts. [...] il ne s'agit pas en effet d'aller fidèlement de l'être au dire de l'être, mais de souligner le caractère performant ou performatif du langage, qui fait être ce qu'il dit. Le Vocabulaire [i.e. Dictionnaire des intraduisibles], par définition non fini, immerge cette « logologie » sophistique dans la pluralité des langues, en réfléchissant à partir des textes en langues sur les symptômes de différence que sont les « intraduisibles », la discordance des réseaux, la sémantique, la syntaxe, l'ordre des mots, etc. Il montre ainsi comment chaque langue, loin d'être un simple outil de communication, est un filet différent jeté sur le monde, qui ramène d'autres poissons, dessine un autre monde. Simultanément, cette considération des singularités défait la hiérarchie d'un « nationalisme ontologique [...] ».

C'est évidemment aussi un geste politique fort au niveau de l'Europe que d'aller contre le choix du globish, ce global english, hégémonique comme langue de service, mais qui se répand comme langue « scientifique » et ne laisse subsister à son côté que des dialectes, tels le français, l'espagnol ou l'allemand, qui comptent pour rien dans les cotations évaluatives. La politique et la politique scientifique rejoignent ici la philosophie. [...] Aristote n'est pas mon collègue à Oxford, et il faut, au moins, compliquer l'universel ! [...] »

C'est aussi en un sens comme cela qu'on peut lire toute la réflexion (à laquelle Barbara Cassin se réfère) que Jacques Derrida a menée sur cette même question de la traduction et de l'intraduisible (voir par exemple : *Psyché, L'invention de l'autre* [24], *Des tours de Babel* [25], *Shibboleth* [26], *Le monolinguisme de l'autre* [27], etc.).

Conclusion

On a donc aujourd'hui des pratiques et des outils dialoguant avec ces pratiques, où peut s'opérer la jonction entre les questions d'*empowerment* (et leurs enjeux de pouvoir et d'émancipation) et celles concernant le « savoir expérientiel », un savoir vrai, non réduit au « cas » ni à la singularité sympathique mais « pathétique », « idiote » et « bornée », non transmissible, non conceptualisable, inconcevable, non socialisable et encore moins professionnalisable aux yeux du savoir « savant ».

Ces outils sont certes « philosophiques » (et ils rappellent l'importance de la présence de la philosophie en santé mentale...), mais, à mon avis, ils sont essentiels, en étant alliés à d'autres, pour ne pas répéter sur l'*empowerment* et le savoir expérientiel, les « malentendus » dont ont été répétitivement l'objet les « usagers », pensés par les discours « savants » et/ou « républicains »

(y compris en termes de « droits de l'Homme » – et en fait de l'homme-masculin...).

Empowerment, dans son étrangeté, est ainsi comme un « mot de passe » pour passer la frontière du « cas » singulier à une expérience que le savoir savant rendait impuissante et ignorante (de son cas), et à laquelle le mot et la pratique de l'*empowerment* donnent un pouvoir (en particulier de parole) qui acquiert un droit de savoir.

Ce qui caractérise ce savoir est de ne pas déconnecter le singulier et l'universel, l'expérience du « savant » et la construction de son savoir.

Il y a de l'intraduisible, nous dit – et nous « traduit » – le mot *empowerment*. Mais c'est justement ce qu'il faut « forcener »³ [28]. Ce passage (de frontières) d'une langue à l'autre dans le langage, c'est ce que nomme ce mot « intraduisible », mais qu'on comprend peut-être, de mieux en mieux, avec un peu d'effort, au fil de ce que fait savoir l'*empowerment*...

Liens d'intérêts L'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article

Références

1. Sade D. *La philosophie dans le boudoir*. Paris : Gallimard, 1986.
2. Laborde C. *Français encore un effort pour être républicains !*. Paris : Seuil, 2010.
3. Rousseau JJ. *Du contrat social*. Paris : GF, 2011.
4. Roelandt J, Desmons P. *Manuel de psychiatrie citoyenne, l'avenir d'une désillusion*. Paris : In Press, 2002.
5. Marx K. *Le Capital*. Paris : Flammarion, 2008.
6. Nietzsche F. *La généalogie de la morale*. Paris : GF, 1997.
7. Freud S. *L'avenir d'une illusion*. Paris : PUF, 2004.
8. Foucault M. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Gallimard, 2007.
9. Derrida J. *Grammatologie*. Paris : Minuit, 1967.
10. Butler J. *Le pouvoir des mots, politique du performatif*. Paris : éditions Amsterdam, 2008.
11. Derrida J. *L'écriture et la différence*. Paris : Seuil, 1967.
12. Ançan C, Desmons P. *Scripts et sexualité*. Montpellier : Question de genre, 2017.
13. Roelandt JL, Staedel B. *L'expérimentation des médiateurs de santé-pairs : une révolution intranquille*. Paris : Doin, 2016.
14. Jouannais J. *L'idiotie, art, vie, politique – méthode*. Paris : Beaux Arts Magazine, 2003.
15. Derrida J. *La carte postale, de Socrate à Freud*. Paris : Flammarion, 1979.
16. Fraisse G. *Du consentement*. Paris : Seuil, 2017.
17. Butler J. *La vie psychique du pouvoir*. Paris : Léo Scheer, 2002.
18. Preciado PB. *Testo Junkie, sexe, drogue et biopolitique*. Paris : Grasset, 2008.
19. Foucault M. *Naissance de la clinique*. Paris : Gallimard, 1963.
20. Foucault M. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Gallimard, 1961.

³ Derrida J (1986) : dans ce texte, Derrida analyse le geste d'Antonin Artaud qui appelle à « forcener le subjectile ». Le « subjectile » est le terme utilisé pour désigner le support d'une œuvre (papier, toile, écran etc.), support apparemment passif mais qui ne cesse d'offrir sa « résistance » au texte qu'il « supporte »...

